



JE ME SOUVIENS DE...

ELZBIETA

... et qu'au beau milieu de notre entretien, voilà quatre ans, chez elle, aux abords de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, à Paris, soudain elle s'est tue. Longuement. Très longuement. En me fixant du regard, sans ciller. Palpable, intense, le silence a envahi tout l'espace de son atelier. J'aurais pu le couper en lamelles pour qu'elle dessine dessus. J'aurais pu le briser pour passer à la question suivante. Mais ce silence demandait à durer. Ce silence était une parole. « *Elzbieta, il faut que tu le dises* », a fini par chuchoter son compagnon, assis au fond de la pièce.

Alors Elzbieta l'a dit. « *Mon oncle était un ogre.* » La phrase est sortie d'un gouffre où elle gisait depuis plus de sept décennies, elle est remontée des profondeurs de la blanchisserie parisienne dirigée par ce parent dévorant qui l'avait « recueillie » à sa façon, sur demande de sa mère, dans le besoin. L'année de ses 15 ans ; Elzbieta s'est retrouvée confinée dans ce sous-sol surchauffé jusqu'à 100 °C, travaillant plus de douze heures par jour sans jamais être payée, sous la coupe de cet homme qui se faisait appeler le « Consul général » et se repaissait de chair fraîche. Trois ans avant #MeToo, Elzbieta parlait. Alors, tout s'éclairait.

La couleur noire, inconditionnelle, de ses œuvres picturales pour adultes, peintures abstraites pleines d'effroi ou gravures abyssales avec des personnages ensevelis, appelant à l'aide. S'expliquait aussi la rareté des êtres humains, dans ses premiers albums pour enfants, où règnent une foule d'animaux en apesanteur, portés par leur douce clairvoyance. Puis l'apparition de visages, vers la fin de son existence, dans le flou d'aquarelles gorgées de vie. « *Elle fut enfermée, loin de sa maman, toute seule dans un cagibi* », légende-t-elle en 2011 sous un dessin de *L'Ecuyère*, son plus bel album sans doute, le plus autobiographique aussi.

Elzbieta ne se trouvait pas très intéressante. Elle n'avait pas compris pourquoi *Télérama* était venu l'interviewer, encore moins qu'une photographe professionnelle se soit déplacée pour faire son portrait. « *Quand même, regardez à quoi je ressemble !* » avait-elle pouffé en montrant son petit gilet bleu à trous-trous, et sa bobine de gentille mamie. L'humour n'a jamais quitté cette grande dame de la littérature jeunesse, comme le croissant de lune qui hante tous ses dessins. Elle est morte le 8 octobre dernier, un jour de nouvelle lune, un jour de lune invisible. Comme un appel à aller chercher un peu de lumière dans ses albums.

— **Marine Landrot**

LIRE l'entretien sur Télérama.fr